

# Comment devient-on Bach ?

EN ÉVOQUANT LE GESTE AUSSI FOU QUE SUBLIME DU FUTUR COMPOSITEUR BRAVANT CENT LIEUES DE NEIGE POUR ALLER RETROUVER SON MAÎTRE, SIMON BERGER SIGNE UN PREMIER ROMAN PROMETTEUR.

**N**é en 1997, Simon Berger est à peine plus âgé que le héros de *Laisse aller ton serviteur*, un roman où il aborde un court mais décisif moment de la vie de J. S. Bach. Nous sommes en 1705, il a 20 ans, vit en Thuringe, à Arnstadt dont l'église possède un orgue tout neuf qui lui a été confié. « *Il jouait son rôle avec ferveur et discrétion. Jamais une note qui ne brillât d'un éclat feutré, d'un respect terrifié par la proximité du ciel.* » Apprécié, reconnu pour son talent, le jeune organiste s'y est vite fait une solide réputation.

Mais voici qu'il est conduit à prendre connaissance d'une partition de Dietrich Buxtehude, le maître de Lübeck, et de générations d'organistes. Une partition qu'il déchiffre dans une sorte d'état second, avec une émotion intense où la grâce et l'amour surabondent. Une partition et

une musique qui ont pour lui valeur et rang de Révélation. Lui qui considérait déjà la musique comme « *grande et noble chose, faite à la dimension du Seigneur, à la mesure du Dieu vivant* » n'en revient pas. « *Un être de chair et de sang* », qui avait nom Buxtehude, avait réussi le prodige de « *faire danser Dieu* ». Cette partition « *est miracle et preuve de miracle. Par elle, je crois au miracle et à la vérité* ».

Bach venait de se découvrir un maître « *mais la grandeur du maître n'était pas là pour le réchauffer* ». Alors, tel un amoureux transi qui ne pense plus qu'à contempler le visage de son maître, Bach va demander un congé, bien décidé à braver l'hiver et à parcourir à pied les quatre cents kilomètres qui le séparent de Lübeck et de son maître. Un voyage vers le nord – en compagnie de la partition bien au chaud contre son cœur – que l'auteur

nous fait partager non pas tel qu'il fut, mais tel qu'il l'invente, entre proximité et distance. Mi-rêvé, mi-reconstruit – l'ignorance assumée sert à relancer l'écriture à travers le jeu des hypothèses –, joué pour soi, il permet de se glisser dans l'intimité d'un Bach confronté aux autres, aux paysages, au doute, à la tentation du renoncement, à la solitude et à un silence peuplés par sa foi en Dieu et en la musique.

Il y eut des matins et des soirs, des soirs et des matins, puis ce fut l'arrivée à Lübeck, la « *Jérusalem allemande* » où enfin il put entendre, le corps particulièrement ému, les sept cantates de la partition qui avait décidé de son voyage. Une écoute qui multiplie sa foi en Dieu, en la musique et en Buxtehude dont il pouvait enfin toucher des yeux « *la chair* ». « *Ce nom qui swingue, ce nom qui danse, c'était lui* », un homme dont l'allure « *était celle un peu des gens de maison* » et qui, dans le silence de son humilité « *faisait au fond de l'église, la plonge de Dieu* ». Un homme qui va lui apprendre que la musique n'est rien : « *Nous ne sommes que des serviteurs* », « *nous faisons de la musique comme les domestiques font la vaisselle* ». Des serviteurs de l'immense service d'adoration. « *Nous jouons, Johann Sebastian, nous jouons : c'est un jeu.* » Un jeu sérieux, qui les dépasse, qui est « *mystère en transe* », qui exige le don total de soi, et qui sera, pour Bach, un *art d'être* par Dieu, ce que Cioran formulait en disant que Dieu devait son existence à J.S. Bach.

Récit d'un voyage initiatique, *Laisse aller ton serviteur* est aussi un livre sur la relation de maître à disciple – « *À la mémoire de mon maître, Didier Bonald, ce roman comme une prière* » dit la dédicace. Un livre qui, par-delà la façon dont le destin s'articule à la vie, dit la part d'altérité dans l'élaboration d'une identité artistique, mais aussi tout ce qu'elle exige d'incarnation d'intensité et d'amour de l'absolu.

Richard Blier

## LUNDI MON AMOUR de Guillaume Siaudeau

Alma, 132 pages, 16 €

**I**nterné dans un hôpital psychiatrique après avoir demandé un billet pour la Lune dans une agence de voyages, un doux dingue se confie sans filtre sur son système philosophique. Dans un monde tristement rationnel, il apporte un peu de poésie et de bienveillance à ses contemporains. Ce Pierrot moderne abolit à lui tout seul les frontières entre le normal et le pathologique. Il construit dans sa chambre une fusée faite de bric et de broc, en particulier de rouleaux vides de papier toilette. Il veut donner un prénom à chaque étoile. Comme les enfants, il ne différencie pas tout à fait le sens propre du sens figuré, le premier et le second degré. Il a une tendance tenace à prendre les mots au pied de la lettre : « *Je prends garde de ne pas trop m'ennuyer. J'ai entendu parler de cet ennui mortel.* » Il n'en reste pas moins qu'il nourrit des pensées profondes. La mort, comme sujet de réflexion, occupe une bonne part de ses préoccupations pendant son séjour parmi les hommes en blanc. En toute naïveté, il soulève des problèmes de logique indéniables. Pourquoi ensevelir bien profondément dans le sol des gens qui n'ont qu'une envie : monter au ciel ? Rythmé par les visites hebdomadaires de sa chère maman, la vie recluse de ce métaphysicien qui s'ignore repose tout entière sur une phrase qui le touche au plus profond de son être : « *A lundi, mon amour* », prononcée par sa mère. Il y trouve une stabilité inespérée, agrémentée d'une petite pointe d'angoisse. Guillaume Siaudeau invite le lecteur à quitter les préoccupations du quotidien pour prendre un peu de hauteur. Son récit pose un regard tendre sur la folie douce, qui apparaît comme un décalage intellectuel et non comme un simple dysfonctionnement psychique. Il y a peut-être du bon à être dans la lune : telle est sa morale. Surtout si cela permet de dédramatiser l'un des grands mystères de la condition humaine : « *Finalemment, la mort n'était pas si terrible que ça. Ça ressemblait à une partie de jardinage dans le silence* ».

Franck Mannoni

*Laisse aller ton serviteur*, de Simon Berger  
Corti, 112 pages, 14 €